

## Prinz Sixtus von Bourbon von Parma an Erzherzogin Zita

o. O. o. D. [1915 Jänner 2]<sup>1</sup>

A.S.V. SSt 244. D.2, fol.48-52, Prot. 4391, Kopie.

*Analyse der Weltlage vor Eintritt Italiens und Rumäniens in den Ersten Weltkrieg. Österreich-Ungarn soll sofort mit Hilfe des Papstes Separatfrieden mit den Ententemächten schließen und sich vom Deutschen Reich trennen.*

Il y a bien longtemps que j'ai voulu t'écrire sur les événements présents. Mais le moment actuel me semble si critique que je ne puis plus tarder à te communiquer mes observations et mes inquiétudes. Tu sais combien je suis attaché à l'Autriche et je souffrirais de ses revers. Je songe à vous avec inquiété. S'il n'avait pas été question de la France j'aurais été tenté de marcher avec vous, avec Charles que j'aime tant, d'abord pour lui-même, puis pour toi et pour l'Autriche qui fut si accueillante pour nous, où je compte tant de souvenirs.

Mais comme le disait Charles lui-même: Bourbons, nous sommes français<sup>2</sup>. Et ainsi il ne nous est pas permis de combattre contre la terre et la race d'où nous sortons et d'où nous tenons depuis de si longs siècles notre sang et notre gloire. Durant mon séjour en France, j'ai tout fait pour maintenir la sympathie des Français pour l'Autriche, laquelle persiste en dépit des événements présents. Mais, maintenant, il me semble que mon devoir est de te parler à coeur ouvert pour te renseigner et renseigner surtout Charles sur la grave position de l'Autriche, telle qu'elle apparaît surtout dans les pays neutres. Ce faisant, j'indiquerai assez quels intérêts catholiques sont en jeu. Je fais table rase de tous les précédents, causes et débuts de la guerre, pour en venir directement à la position actuelle de l'Autriche envisagée réellement telle qu'elle est, selon les faits tels qu'ils sont.

La menace de l'invasion russe a sans doute obligé l'Autriche à mettre en œuvre, pour l'arrêter, toutes ses ressources et ses forces entières.

Combien de temps ces ressources et ces forces pourront-elles durer?

Secondement, l'intervention de l'Italie et de la Roumanie est imminente. En Italie on a dépensé un milliard pour les besoins de l'armée. Un million d'hommes sont prêts à partir au premier signal, et l'opinion publique s'animant de plus en plus en faveur de la guerre, le gouvernement, le voudrait-il, ne pourra plus bientôt la refréner. En Roumanie, les conditions sont identiques<sup>3</sup>.

Quant à la situation de l'Allemagne, elle n'est pas aussi brillante que la presse allemande se plaît à le dire avec trop d'insistance. J'ai pu me rendre assez bien compte de ce qui se passe entre les Français et les Anglais. Même en admettant que les Alliés n'aboutissent pas à une victoire éclatante, il est certain d'ores et déjà que la paix ne sera pas dictée par l'Allemagne. Comment l'orgueil du peuple Allemand pourra-t-il se contenter d'une paix pour laquelle il faudra nécessairement faire des sacrifices? En laissant les Alliés se partager les dépouilles de la Turquie? Mais les Alliés, jugeant déjà la Turquie perdue, ne se contenteront pas d'un partage oriental - opération, d'ailleurs, toujours coûteuse -; ils exigeront des compensations continentales: Alsace, Lorraine, Belgique indépendante..... c'est alors que nécessairement les Allemands tâcheront de conclure la paix au détriment de l'Autriche, soit directement, par des cessions de territoires à la Russie, à la Serbie, à la Roumanie et à l'Italie; soit indirectement, par des échanges compensateurs. L'idée que les Allemands se font de l'Autriche se fait nettement jour dans ce qu'ils disent dans les pays neutres. Je ne rapporterai que le mot authentique de M[onsieur] de Flotow<sup>4</sup>, ambassadeur au Quirinal: "nous traînons un

<sup>1</sup> Datum nach Amiguet,, 104.

<sup>2</sup> Vgl. Vyskov (Wischau), Bezirksmuseum, Nachlaß Alois Musil: Prinz Sixtus an Alois Musil, o. O. [1913 März]:  
Meine Gefühle kennen Sie und meine Ideen auch. Ich werde stets mit größter Liebe an Österreich hängen, mit Freuden im Bereiche meiner Stellung dafür wirken. Und ganz besonders, wenn einmal Z[ita] und C[arl] F[rantz] J[oseph] dort sein werden, wohin sie berufen sind. Aber ich bin und bleibe ein Bourbon. Für meine Geburt ist Gott allein verantwortlich, dafür kann ich nichts. Stets werde ich einen guten Theil des Jahres in Österreich bleiben und während denen [sic] nach Kräften Z[ita] und C[arl] helfen, Gutes in jedem Sinne zu wirken. Aber meine Freiheit kann ich nicht verlieren und meine 56 französischen Herrscher als Ahnen nie vergessen! Aber nicht aus dummen (!) Hochmuth! Dafür kennen Sie mich doch zu gut!  
So allein, unabhängig, kann ich wirken; nicht aber als pseudo archidux 2. Klasse! Dafür kann ich nichts! -  
Und glauben Sie mir, ich kenne das höchste Milieu sehr gut. Es wäre ausgeschlossen, es gibt dafür einen typischen Präzedenzfall, den ich leider nicht schreiben kann.- Wohl aber kann ein ehrlicher, gerader outsider dort eingreifen, wo es Not thut.

<sup>3</sup> Vgl. dazu Nr. 2; No. 9; Riegelmann, 393-394; Hantsch, Berchtold 2, 676-707; über die antiösterreichische Kriegshetze in Rumänien vgl. PAMAE, Paix séparée 103, fol. 17, Bukarest 1915 Jänner 1, Blondel an das frz. Außenministerium und fol. 19, Paris 1915 Jänner 3, Delcassé an Paléologue.

<sup>4</sup> Hans von Flotow, 1913 - 24.5.1915 deutscher Botschafter in Rom.

cadavre avec nous". Les choses se présentant de cette sorte, comment donc pourrez-vous éviter un morcellement? Vous ne pouvez écarter ce danger que par une paix séparée. Je sais bien qu'on dit la Russie implacable. Mais l'Angleterre dont l'intérêt exige le maintien de l'Autriche et, peut-être, la France même, ne seraient pas aussi hostiles à une paix séparée. Or, pour arriver à lier conversation avec ces puissances, l'unique intermédiaire possible me paraît être le Vatican. Il se trouve être à la fois l'ami de l'Autriche et de l'Angleterre, de plus, seule puissance indépendante et désintéressée qui revendique avant tout des intérêts moraux et religieux, il s'emploiera certainement non seulement à préparer une paix générale mais aussi à assurer le maintien des grands Etats Catholiques.

La vieille affection des Papes pour l'Empereur et la famille impériale n'inclinerait-elle pas Benoît XV à tenter une pareille solution? Il semble que la voie directe partant du nonce aboutirait par l'entremise du Pape, chez le plénipotentiaire Anglais auprès du Vatican. Cette intervention me semble non seulement possible, mais la seule possible. La bonne volonté de la France se fera sûrement jour pourvu que l'affaire soit menée habilement. Aucun état neutre n'est capable d'intervenir efficacement pour la paix, car non seulement la plupart d'entre eux, surtout les Amériques, sont favorables à la Triple Alliance à cause de la violation de la Belgique, mais encore ils se soucieront peu de se créer des difficultés soit avec les uns, soit avec les autres en vue d'aboutir à la paix. Seul, étant au dessus de tous, le Pape, dont c'est la mission divine, pourra travailler utilement au rétablissement de la paix.

Je le repète, il s'agit d'une paix séparée pour l'Autriche, l'autre est désormais impossible. Le danger pour l'Autriche est imminent. Les tractations hongroises n'ont pour but que de conserver une Hongrie forte, fut-ce même aux dépens de l'Autriche. Cela paraît en ce moment évident à tout le monde. Je crains seulement que l'Autriche, trop confiante dans les promesses hongroises et allemandes, ne se laisse encore bercer de quelques illusions. Peut-être ne donne-t-elle pas assez d'attention aux menées des Deutsch-Nationalen, dont les sentiments anticatholiques et de loyalisme toujours douteux pour l'Autriche et sa maison impériale peuvent être à un moment donné un élément de trouble intérieur et sur lesquels il ne faudrait pas fermer les yeux. Quant à l'espoir enfin de s'en tirer en se procurant de nouveaux alliés, les déclarations de Guenadieff [sic]<sup>5</sup> et sa Mission à Rome semblent porter peu de promesses pour l'avenir de l'Autriche en Bulgarie. Il ne m'est pas possible de ne pas voir les faits et de ne pas en voir les conséquences.

Quoi qu'il en soit de vos espérances, je songe à l'héritage de Charles, et je n'aime point entendre répéter, comme on le fait trop souvent ces temps-ci, le mot méchant de Napoléon<sup>6</sup> "que l'Autriche est toujours en retard d'une année, d'une armée, et d'une idée". Je vous aime trop, toi et Charles, pour me taire. Rappelez-vous qu'une victoire diplomatique est: "glorieuse à l'envie des victoires". Les armées autrichiennes ont remporté de brillants succès et vos ennemis les Russes ont parlé avec plus d'estime de vos soldats que vos amis les Allemands.

Il faut surtout assurer la fin d'une guerre, établir solidement l'existence et l'indépendance d'un grand pays, et la chance du jeu ne permet pas d'hésiter sur l'instant où il faut abattre l'atout qu'on possède.

La minute qu'on a laissé passer ne revient plus.

Je n'ignore aucune des grosses difficultés intérieures qui peuvent s'opposer à la réalisation de démarches semblables, mais l'existence de l'Autriche et la puissance indépendante et souveraine de sa maison sont en question. Victorieuse ou vaincue, il est à craindre que l'Autriche ne devienne vassale de la maison de Prusse.

Pour moi, je me réjouirai d'avoir rempli mon devoir de Bourbon à l'égard de la France, et, en écrivant ainsi, de frère et d'ami de Charles et de son pays que j'aime comme une seconde patrie.

Au revoir, ma chère Zita. Je t'embrasse de tout cœur avec Charles.

Ton frère qui t'aime tendrement,

Sixte.

J'ajoute à ma lettre cette coupure des "Débats"<sup>7</sup> que je viens de lire après avoir écrit ma lettre.

Elle traduit assez bien mes propres pensées.

---

<sup>5</sup> Nikola Genadiev, Führer der volksliberalen Partei; Genadiev hielt sich ab 16.1.1915 in Rom auf, um Aufschluß über die Balkanpolitik des Kabinetts Salandra zu erhalten. Vgl. Wolfgang-Uwe Friedrich, Bulgarien und die Mächte 1913-1915, Stuttgart 1985, 169-170.

<sup>6</sup> Napoleon I. (Bonaparte), 1804-1815 Kaiser der Franzosen.

<sup>7</sup> Vgl. den Zeitungsausschnitt als Beilage zu diesem Brief: Il est impossible en effet que l'on ne se soit pas aperçu à Vienne et à Pest du double jeu de l'Allemagne pour qui l'Autriche-Hongrie est à la fois une alliée et une proie: une alliée en cas de succès de l'entreprise commune, une proie à partager en cas d'échec. Dans l'entourage de François-Joseph, on doit même commencer à s'apercevoir qu'une victoire allemande, après la ruine du prestige militaire austro-hongrois en Galicie et en Serbie, entraînerait fatalement l'assujettissement de fait de la monarchie dualiste en Europe et sa subordination en Orient à l'empire germanique. En conséquence de toute façon, l'intérêt de l'Autriche-Hongrie lui commande de liquider le plus tôt possible une entreprise dont la continuation menace son existence même. La question est de savoir si elle est encore en état de parler d'égal à égal à son alliée. Elle a commis une faute irréparable en engageant avec sa vieille rivale une guerre commune. Le souvenir de la guerre des duchés aurait du pourtant la retenir. Il est dans les traditions inviolées de la Prusse - l'Allemagne prussifiée se confond avec la Prusse - de se servir de ses alliés et de les dépouiller ensuite.